SAUERBREY (Anna), Die Straßburger Klöster im 16. Jahrhundert

Mohr Siebeck, « Spätmittelalter, Humanismus, Reformation » 69, 2012, 435 p.

Élisabeth Clementz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1802>

DOI : 10.4000/alsace.1802

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 449-452

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Élisabeth Clementz, « SAUERBREY (Anna), Die Straßburger Klöster im 16. Jahrhundert », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1802>

synthèse. Son enquête bibliographique dépasse très largement les limites de l'Alsace et le seul domaine de la castellologie ; des titres en français, allemand, italien et anglais sont cités et utilisés. De plus, l'auteur recourt largement aux sources écrites, dont un certain nombre sont publiées en annexe à la fin de tel ou tel chapitre, et a fait une ample moisson dans l'iconographie ancienne. C'est ainsi que dans une série de gravures sur le thème des planètes, il identifie sur celle consacrée à Saturne et à ceux qui vivent sous son signe (p. 278 : B. Baldini, vers 1465 ?) une équipe de cureurs de puits (question aux historiens de l'astrologie : pourquoi passent-ils pour saturniens ?). L'appareil scientifique de l'ouvrage est impeccable, l'illustration abondante et de qualité. Bref, non seulement le sujet est traité de façon définitive pour l'Alsace, mais l'intérêt du livre va bien au-delà : quiconque s'intéresse à l'approvisionnement en eau, en ville ou à la campagne, en France ou en Allemagne, trouvera là une base solide et une mine de renseignements pour ses recherches.

Bernhard Metz

SAUERBREY (Anna), *Die Straßburger Klöster im 16. Jahrhundert*, Mohr Siebeck, « Spätmittelalter, Humanismus, Reformation » 69, 2012, 435 p.

La thèse qu'Anna Sauerbrey a consacrée aux couvents strasbourgeois au XVI^e siècle vient combler une lacune. En effet, peu d'auteurs se sont intéressés au devenir des maisons religieuses catholiques lorsque Strasbourg passe à la Réforme. Si la majeure partie des couvents disparaît dans la tourmente suscitée par Luther, ce n'est pas le cas pour les Chartreux et les Teutoniques ni pour les chevaliers de Saint-Jean. Du côté des femmes, les Dominicaines de Saint-Nicolas-aux-Ondes et celles de Sainte-Marguerite, de même que les Pénitentes de Sainte-Madeleine continuent à pratiquer la foi catholique comme elles l'ont fait par le passé, mais dans un environnement qui leur est désormais hostile. Pour l'auteur, le cas de Strasbourg est un champ d'étude idéal, aussi bien par l'ampleur des sources conservées pour l'histoire de la ville et celle des maisons religieuses que par les nombreux travaux traitant de la Réforme dans cette ville.

Les questions essentielles sont posées d'emblée : quels sont les facteurs qui ont déterminé les chances de survie d'un couvent dans un environnement protestant ? Dans quelle mesure le Magistrat a-t-il utilisé les moyens coercitifs en son pouvoir pour fermer des couvents ? Quel a été le rôle des facteurs économiques, sociaux et religieux pour la survie des institutions religieuses ? Quelles ont été les stratégies mises en œuvre par les communautés pour lutter contre la fermeture de leur maison ? Quelles perspectives les moines et les moniales avaient-ils en dehors du couvent ? Quelles différences y avait-il entre les couvents d'hommes et ceux de femmes ? Cette dernière interrogation reflète l'un des aspects que l'auteur

ne perdra pas de vue tout au long de son travail : la question du genre. En effet, chaque chapitre se termine par des observations très pertinentes à ce sujet. Un autre mérite du travail d'Anna Sauerbrey est de ne pas s'être enfermée dans le cadre d'une seule ville : elle fait de nombreuses comparaisons avec d'autres villes du Saint-Empire pour tenter de voir si Strasbourg a été une exception ou non.

En ce qui concerne l'attitude du Magistrat de Strasbourg à l'égard des couvents, Sauerbrey conclut à une relative clémence à leur égard, que l'on observe dans d'autres villes, mais qui tranche avec l'action radicale d'un Philippe de Hesse. Ce dernier a supprimé d'un coup toutes les institutions religieuses sur son territoire. Pour l'auteur, la ville de Strasbourg n'avait guère le choix dans ce domaine : ce n'est pas par idéal qu'elle a toléré les couvents, mais parce qu'elle se trouvait confrontée à des contraintes politiques majeures. En 1540, par exemple, la tentative de suppression des Chartreux échoue devant la menace de la mise au ban de la ville. Les hésitations de la ville dans sa politique à l'égard des couvents prouvent qu'elle n'était pas sûre de son droit. Le 18 mai 1525, le Conseil demande à toutes les nonnes de quitter leur couvent. Devant l'afflux des protestations – les nonnes se plaignent de leur âge et du fait qu'elles ne savent pas où aller – il est obligé de faire marche arrière moins d'un mois plus tard. Autre exemple illustrant l'indécision du Magistrat : le 4 avril 1525, la messe est abolie dans les couvents, le 8 une messe par jour est autorisée, avant d'être à nouveau interdite le 6 mai de la même année. Après l'échec de sa tentative de fermeture des couvents féminins de la ville, le Conseil change de stratégie : il leur défend de recruter des novices, ce qui condamne ces institutions à plus ou moins brève échéance. Cette nouvelle mesure échoue devant la résistance des religieuses qui passent outre, parfois avec la complicité du Magistrat ! La tolérance du Conseil à l'égard des couvents s'explique aussi par le fait que ces derniers jouent un rôle non négligeable sur le plan économique. Les couvents procurent du travail aux artisans de la ville – les peintres et sculpteurs se sont plaints au Conseil de ne plus avoir de commandes depuis l'introduction de la Réforme – et surtout, ils sont pourvoyeurs de fonds. Après la guerre de Schmalkalden, les finances de la ville de Strasbourg sont au plus bas. Ce sont les couvents qui lui prêtent de l'argent sans intérêt pour sortir de cette mauvaise passe. Les Chevaliers de Saint-Jean, par exemple, ont avancé 4000 florins sans intérêts à la ville de Strasbourg en 1548. Jakob Sturm rappelle fort à propos que si les chevaliers de Saint-Jean venaient à disparaître, c'est l'ordre qui récupérerait leurs biens et non pas la ville, et qu'il ne prêterait très vraisemblablement pas d'argent au taux zéro. Ainsi la volonté initiale de fermeture des couvents s'est progressivement muée en une acceptation sans cesse renégociée. Ce n'est qu'à l'extrême fin du XVI^e que les établissements des Chartreux et de Saint-Nicolas-aux-Ondes sont fermés d'autorité par le Magistrat. Cette relative tolérance du Magistrat

à l'égard des couvents permet aussi à ces derniers de jouir d'une certaine marge de manœuvre jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Tout au long du Moyen Âge, les institutions religieuses sont intimement liées à la société strasbourgeoise. Quelle évolution peut-on observer dans ce domaine au moment de la confessionnalisation ? Du côté des hommes, les deux maisons qui ne ferment pas leurs portes dans les années 1520, les Chevaliers de Saint-Jean et les Chartreux, sont celles qui ont peu de relations avec la ville et la société urbaine de Strasbourg. Y aurait-il une relation entre la fermeture de la plupart des couvents masculins et leurs liens étroits avec la ville ? En ce qui concerne les couvents de femmes, Anna Sauerbrey observe que les familles patriciennes et celles issues des corporations particulièrement actives au Conseil se retirent de plus en plus des institutions religieuses au fil du XVI^e siècle. Du coup, la part des familles qui ont moins d'influence dans les corporations et qui ne sont pas actives d'un point de vue politique augmente, et celle des étrangères aussi. Après 1525, quelques familles – les Zuckmantel, Pfaffenlapp, Armbruster, Sturm – se retirent entièrement des couvents, alors que d'autres – les Böcklin et les Wurmser – se rabattent sur les institutions qui subsistent. Si l'on s'intéresse aux destins individuels, on se rend compte que les tensions liées à l'introduction de la Réforme ont été particulièrement vives entre certaines religieuses et leurs parents. En effet, ces derniers cherchent à sortir leurs rejetons de force du couvent pour préserver l'unité confessionnelle de la famille, et également par souci du salut de l'âme de celles qui à leurs yeux vivaient de façon idolâtre. En 1522, Klaus Kniebis sort sa fille de force du couvent Saint-Nicolas. Anna Wurm de Geudertheim résiste un moment aux pressions familiales, mais ne revient pas à Saint-Nicolas que toutes les sœurs ont dû quitter momentanément en 1525. L'attitude des parents s'explique par le fait qu'avec l'introduction de la Réforme, les couvents ont perdu l'une de leur fonction majeure : celle de garants du salut de l'âme des morts. Cette évolution des mentalités explique également pourquoi les maisons religieuses de Strasbourg n'enregistrent presque plus de donations au courant du XVI^e siècle. Cette évolution est d'autant plus dommageable pour l'équilibre financier de ces institutions qu'elles devaient également restituer la dot à ceux et celles qui avaient choisi de quitter les ordres et payer leur pension. De surcroît, le Magistrat leur a imposé des taxes comme l'Ungeld et le Stallgeld. Certains couvents (Saint-Nicolas, Sainte-Madeleine) n'arrivent plus à réinvestir le capital de l'argent prêté quand ce dernier est remboursé. Ils sont pris dans un engrenage infernal qui les amène à l'affaiblissement de leur temporel. D'autres au contraire (les Chartreux, les Chevaliers de Saint-Jean et Sainte-Marguerite) sont florissants tout au long du XVI^e siècle.

Pour compléter l'analyse des facteurs ayant facilité la survie de certains couvents, l'auteur s'interroge également sur le rôle de l'Observance dans

la résistance au protestantisme et adopte dans ce domaine une position nuancée. Par contre, les religieuses ont fait preuve de beaucoup plus de pugnacité et d'ingéniosité que leurs homologues masculins pour lutter contre la nouvelle doctrine de Luther. Quand la ville de Strasbourg impose des prédicateurs protestants aux religieuses restées catholiques, ces dernières assistent à leurs sermons avec les oreilles bouchées. À Sainte-Marguerite, elles vont jusqu'à se faire remplacer dans le chœur, pendant le sermon, par des statues recouvertes d'un voile. En quelques mois, elles ont réussi à décourager trois prédicateurs de talent : Hedion, Bucer et Zell. L'attitude résolue de ces femmes s'explique en partie par le fait qu'en quittant le couvent, elles avaient beaucoup moins de chances que les hommes de retrouver une place dans la société, car leur degré de formation était moindre. Les anciens moines, eux, ont embrassé divers métiers, dont la palette va de l'artisan au médecin, du prêtre catholique au prédicateur évangélique. Par ailleurs, la piété de ces femmes – une piété très visuelle, liée à des objets (couronnes, images de dévotion, adoration de poupées représentant l'Enfant Jésus) – était incompatible avec le culte sobre prôné par Bucer. Ce décalage explique en partie l'opiniâtreté avec laquelle ces femmes ont défendu leur foi. À l'occasion, leur volonté de résistance ressemble étrangement à de la provocation à l'égard du Magistrat. Pendant l'Intérim, en 1554, les pénitentes de Sainte-Madeleine organisent une procession solennelle pour la réception de nouvelles religieuses. Dans le domaine du recrutement, les femmes ont également été beaucoup plus dynamiques que les hommes. Alors que tout au long du XVI^e siècle, les couvents masculins ne comptaient pas plus de 4 à 5 religieux, les communautés de femmes ont des effectifs variant de 10 à 20 personnes dans la 2^e moitié du XVI^e siècle.

Ces quelques exemples montrent avec quel soin Anna Sauerbrey a dépouillé toutes les sources d'archives à sa disposition. On relève quelques scories paléographiques : oubli du crochet qui marque l'abréviation pour « er ». À la page 294, l'auteur évoque une femme du couvent de Sainte-Claire qui aurait épousé un bourreau (*Schinder*). En réalité, la source évoque un tailleur (*Schnider*). Ces détails mis à part, l'auteur a réussi à retracer de nombreux destins individuels de moines et de moniales pris dans la tourmente et à reconstituer l'ambiance dans les couvents au moment de l'introduction de la Réforme grâce à un travail minutieux. L'un des intérêts majeurs de cette thèse est le constant dialogue entre l'apport des sources d'archives et les théories qui régissent l'histoire du genre. Pour finir, il convient encore de souligner la richesse de la bibliographie, qui compte plus de 600 titres. On l'aura compris : cet ouvrage mérite de figurer dans la bibliothèque de tout amateur d'histoire religieuse.

Elisabeth Clémentz